

Velcour, malgré sa foiblesse, accourt, se précipite dans les bras de son mari & l'arrose de ses larmes. Tous deux gardent un profond silence, les paroles sont trop foibles pour rendre les divers sentimens de leur cœur. On entend cependant par intervalle ces mots, entrecoupés de sanglots, ma chere amie!... mon cher époux!.. Ah! si tu me rends ton cœur!.. Est-il encore digne du tien? Oui, .. oui.. toujours.

Ce premier transport ralenti, Mde de Velcour pria son mari de ne jamais parler du passé. J'y consens, lui dit-il, mes remords prendront soin de te venger. Que ne puis je quitter à l'instant un lieu qui m'a été si funeste, que ne puis je voir mes enfans, hélas! j'avois pu les oublier! — Tes enfans... Ils sont ici. — Ils sont ici, qu'ils viennent donc promptement, qu'ils soient frappés de mon horrible état, il leur servira de leçon lorsque je leur apprendrai...

Dans cet instant on amène les enfans. Quel spectacle pour l'humanité! ces enfans passent des bras d'une tendre mere dans ceux d'un pere qui les baigne de larmes & leur dit les choses les plus touchantes. On entend ces innocens consoler leurs parens avec cette naïveté de leur

âge, on les voit les caresser tour-à-tour & pleurer avec eux.

A peine Velcour est en état de soutenir le mouvement d'une voiture qu'il propose à sa femme de partir. Quittons, lui dit-il, ce Paris, cette ville où le vice triomphe au milieu de tant de vertus. Retournons dans notre province, c'est là, chere moitié de moi-même, que je veux, à force de soins, de tendresse & d'amour, te faire oublier, s'il est possible, que j'ai pu cesser de t'aimer & devenir indigne de toi.

Ils partirent deux jours après & ne regretterent que M. de Longpré. Ce digne ami leur donna, avant de s'en séparer, la marque d'attachement la plus forte. Il adopta le fils de Velcour & le déclara son héritier. Puisse, ce cher enfant, leur dire, en reconnoissance de ce bienfait, soutenir ma vieillesse, puisse-je vivre assez long-tems pour le voir digne de nous, assis au nombre de nos magistrats en être le plus juste & le plus humain. Le Ciel exauça ses vœux, & il jouit quelque tems du fruit de ses soins.

Velcour, de retour chez lui, répara par son économie le désordre où il avoit mis sa fortune, fit le bonheur de son épouse & n'eut pendant toute sa vie d'autre cha-

Div

80 MERCURE DE FRANCE.

grin que celui d'apprendre que le chevalier n'avoit pas eu le tems de se repentir & qu'il avoit péri malheureusement.

L'EXPLICATION du mot de la premiere énigme du Mercure de Septembre 1770, est un *Lustre*; Celui de la seconde est *Battoir*; celui de la troisième, *Bottes fortes*. Le mot du premier logogryphe est *Monstre*, où se trouvent, *or, mer, mort, nom, re, ton, mon, rote* (tribunal) *étron, Rome, mont, trône*. Celui du second est *Ciel*, où se trouve *lie*. Celui de l'énigme logogryphique, *Cruche*, où, en ôtant la premiere lettre, on trouve *ruche*.

É N I G M E

NULLS beauté dans la nature
N'a plus que moi de soupirans.
J'en puis compter dans tous les rangs ;
A qui je donne la torture ;
Fidèles malgré mes rigueurs,
Et qui, dans leur folle espérance,
Ont oublié que mes faveurs,
D'une vaine persévérance,

Par M. Bouvin.

Gratioso.
 Octobre.
 1770.

Quand je te vois mon cher Sil
 vandre Je sens un plai : sir en : chan
 teur ; L'aspect d'un ob : jet si ten : dre Ba
 nit aussi tot ma dou : leur , Loin de
 toi je respire a pei : ne , L'ennui s'en
 pa : re de moi Mais lors : que
 l'a : mour te ra : mei : ne La vo : luy
 te vient a : vec toi

De l'Imprimerie de Récoquillière, Rue de la Harpe, au Panier

Ne doivent point être le prix.
 Mais, dans cette foule insensée,
 J'excepte quelques favoris,
 Dans leur démarche noble, aisée,
 Sans peine on voit que je les suis.
 D'Athènes & de Rome ignorée,
 Quand leurs beaux jours étoient chéris ;
 Dans la nuit du goût je suis née,
 En d'autres siècles plus polis,
 Aux plus grands honneurs élevée ;
 J'ai su plaire à tous les esprits.
 Sans une compagne fidèle,
 On ne me voit jamais marcher.
 Si je parois, elle m'appèle.
 Je ne puis long-tems me cacher ;
 Tel qui s'amuse à me chercher,
 Sans s'en douter, ne fait peut-être
 Que ce qu'il a fait mille fois.
 Lecteur, tu vas me reconnoître ;
 Et me nommer, car tu me vois.

A U T R E.

UN bel esprit célèbre, & qui passe à Paris
 Pour un homme fort raisonnable,
 Depuis quelque tems s'est épris
 Du goût le plus étrange & le plus déplorable :
 Les quatre plus vieilles guérisons

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

Qu'il y ait de Paris à Rome
Occupent les affections,
Le cœur & l'esprit du pauvre homme ;
Enfin il en est fou. Mais le plus surprenant ,
C'est que sa muse enchanteresse
Ait osé célébrer, sur un ton ravissant ,
Ces beaux objets de sa tendresse.
Voici le vrai portrait des quatre illustres sœurs.
La première est froide, inconstante ,
Capricieuse & d'une humeur piquante ,
Avec cela coquette & mettant des couleurs.
Jugez combien la galante bergere ,
Depuis long tems sexagenaire ,
Avec cette humeur là doit plaire à son Medor.
La seconde est pire encor.
C'est la plus chaude créature
Qui soit dans toute la nature.
La troisième, au premier abord
Paroît plus sage, & cependant la Dame ;
Apparemment par bonté d'ame ,
Avec les gens est de si bon accord ,
Que, dans maints lieux, en vérité,
On connoît sa fécondité.
La quatrième est sale & dégoûtante.
Toujours hargneuse & toujours rebutante.
Ce n'est qu'à sa difformité
Qu'elle doit sa célébrité.

Par le second Clerc d'un procureur Bas Breton.

A U T R E.

UN élément est mon grand pere,
 L'autre est mon trône & souvent mon tombeau.
 A mon destin un autre est nécessaire,
 Le quatrième est mon fléau.

Par le même.

A U T R E.

LECTEUR, j'expose sous tes yeux,
 Qu'en moi l'on a tant de confiance,
 Qu'on abandonne à ma puissance
 Ce qu'on a de plus précieux ;
 Dehors ou-dedans son asyle,
 Si le citoyen est tranquille
 C'est qu'il compte beaucoup sur moi ;
 Car chacun me porte avec soi,
 Du moins c'est assez la coutume :
 Mot ne dirai de mon volume,
 Qu'il soit petit ou qu'il soit gros,
 Il n'en fait pas moins ton repos.
 Je sers très-bien à la musique,
 Sous plusieurs formes l'on m'y peint ;
 Je suis l'attribut d'un grand Saint :
 Mais par trop ici je m'explique ;

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

Certes j'ouvre à tant m'exprimer
Ce que je devois renfermer.

Par M. M... de Savigny.

L O G O G R Y P H E.

A M I lecteur, loin de ce doux asyle,
Pour la première fois mes yeux virent le jour ;
Moins disert, il est vrai, mais aussi plus tran-
quille,
Je nâquis dans ces lieux où l'Inde fait son tour.
O trop funestes avantages,
Le nocher curieux épris de ma beauté
Ne pénétra dans nos sombres bocages:
Qu'aux dépens de ma liberté.
Depuis ce tems en vain ma maîtresse me flatte ;
Et sous les fleurs cache mes fers ;
Je regrette toujours ces aimables déserts
D'où m'arracha la main ingrate.
Mais veux-tu, cher lecteur, comme il est usité
Renverser toute la machine ?
Neuf pieds font mon ensemble, & si tu les com-
bine
Tu trouveras en ville un lieu très-fréquenté ;
Un autre par les champs sur lequel on chemine ;
D'Abraham la patrie & la sœur de Nestor ;
La mort de l'assassin, pays voisin de Chine ;

Le devant d'un vaisseau : tu peux y voir encor
 Un vase, un dieu fameux par les métamorpho-
 ses ;
 Ce fleuve en Italie où Phébus fit capot ;
 Saison, ce que l'avare aime sur toutes choses ;
 Note, ville en Turquie, un adjectif en un mot ;
 Certain morceau d'architecture
 Qui, pris au genre masculin,
 Devient cet instrument divin
 Où le bois prend mainte tournure ;
 Ton plus proche parent ; & deux ventosités
 Qui ne chatouillent pas le nez ;
 Une rivière en France ou mieux en Normandie ;
 Un mot qui vaut excès, Cité dans l'Arabie ;
 Chut... Rabaissons notre caquet,
 Mais voyez un peu l'indiscret,
 Il jase comme une salope.
 Pardon, lecteur, j'ai pris ce défaut en Europe ;
 Et, ma foi, je ne puis finir
 Sans te produire ici l'épithète à Zéphir.

Par M. A. Manger, de Rouen.

A U T R E.

ENTIER je t'offre un vêtement.
 Sans tête au jeu je deviens nécessaire ;
 Mais veux-tu voir tout ce que je fais faire ?

Si le milieu vient au commencement,
 Tu n'as de moi plus qu'une particule,
 Dans un portrait si ridicule,
 Ami lecteur ne vois-tu rien ?
 Non pas encore. . . Oh ! cherche bien :

Par le même.

A U T R E.

INSTRUMENT nécessaire
 Aux ouvriers de Cérés,
 On me promene & je suis fait exprès.
 Ma première moitié ne se plaît qu'à mal faire :
 Te le dirai-je, ami lecteur ?
 C'est un insigne voleur.
 Mais ma seconde partie
 Sert absolument à la vie :
 Sans elle c'en est fait de tous les animaux ;
 Sans elle, adieu les végétaux.
 Enfin tu dois me connoître,
 Six pieds forment mon être.

Par M. Dubled, à Angers.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Essai sur l'histoire générale de Picardie, les mœurs, les usages, le commerce & l'esprit de ses habitans, jusqu'au regne de Louis XIV; 2 vol. in-12. A Abbeville, chez la Veuve Devérité, libraire; & à Paris, chez Ganeau, rue Saint Severin; la Veuve Duchesne, rue St Jacques; Saillant & Nyon, rue St Jean de Beauvais, & Lacombe, rue Christine; prix 5 liv. reliés.

L'AUTEUR commence son essai historique par exposer les recherches qu'il a faites sur l'origine des Picards, leur ancienne religion & la forme de leur gouvernement. Mais ces recherches n'ont pu le conduire à découvrir la véritable étimologie du nom *Picard*. Ce terme vient-il du mot *piquer* & de la facilité de cette nation à se choquer & à se piquer aisément? Ou a-t-on trouvé quelque ressemblance entre le naturel des habitans de cette province & celui de cet oiseau qu'on nomme la pie, *pica*? Le Picard est-il comme lui opiniâtre & colere? L'historien

88 MERCURE DE FRANCE.

rapporte encore quelques autres origines de ce nom, que l'on a soutenues & combattues tour à-tour, & qu'il n'entreprend point de discuter. Il s'occupe plus utilement pour son lecteur à lui présenter la suite des événemens particuliers à cette province ou qui lient son histoire à l'histoire générale de France. Il s'applique principalement à nous faire connoître les mœurs, usages & coutumes des anciens Picards, & les progrès de leur commerce, de leur industrie & de leurs connoissances.

Dans les premiers siècles de la monarchie, la Picardie, ainsi que plusieurs autres provinces de France, étoit en proie à de petits tyrans qui, sur le moindre prétexte, se faisoient la guerre pour avoir occasion de mettre à contribution les marchands & les laboureurs, & d'exercer leurs pirateries. Toutes les routes étoient infestées de brigands. Dans le douzième siècle, Lambert, évêque d'Arras, s'excusa d'aller assister au sacre de Baudry, nommé à l'évêché de Noyon, à cause du peu de sûreté des chemins. Ce défaut de police donna lieu à plusieurs aventures cruelles, & l'historien nous fait part de celle d'Adele de Ponthieu, qui peut intéresser nos lecteurs. Thomas, seigneur

de St Valery , s'étoit mis en chemin avec son épouse Adèle , fille d'un comte de Ponthieu. Ils furent attaqués près d'une forêt par huit hommes armés, qui les chargent le sabre à la main. Le seigneur de St Valery , après en avoir renversé trois & désarmé le quatrième, fut dépouillé par ces voleurs qui lui lièrent pieds & mains & le jeterent dans un buisson. La vertueuse Adèle subit encore un sort plus cruel ; emporté dans l'obscurité de la forêt, elle fut forcée d'y essuier la violence & la brutalité de ces brigands : ils la remirent ensuite nue sur le grand chemin. Elle y retrouva son mari. Elle le débarrassa de ses liens , & ils s'en retournerent ensemble. Leurs gens , qu'ils avoient laissés derrière eux dans une hôtellerie , les rencontrèrent bientôt dans cet état affreux , & couvrirent leur nudité de deux manteaux. De retour au château de leur pere à Abbeville , ils lui conterent leur infortune. Ce pere barbare , égaré par de fausses idées sur l'honneur , propose quelques jours après à sa fille d'aller se promener dans la ville de Rue. On côtoye le rivage de la mer. De-là on s'embarque dans une chaloupe comme pour mieux prendre le frais. Déjà l'on étoit éloigné

de la côte de trois lieues lorsque le comte de Ponthieu se levant tout-à-coup : *Dame de Domart*, dit-il à sa fille d'une voix terrible, *il faut maintenant que la mort efface la vergogne que notre malheur apporte à toute notre race.* Des matelots la saisissent à l'instant, l'enferment dans un tonneau & la précipitent dans la mer. La chaloupe regagna la côte. Heureusement un vaisseau flamand qui vint à passer, aperçut ce tonneau, l'équipage l'attira à lui : l'ouvre ; mais quelle surprise ! Adele mourante déclare sa condition : on la met à terre. Elle va rejoindre son mari, dont le château n'étoit pas éloigné ; elle se jette dans ses bras au moment même que cet époux pleuroit la mort de sa chère Adele. Quelle scène plus attendrissante ? Jean, comte de Ponthieu, reconnut son crime & s'en repentit. Il chercha à l'expié en donnant aux moines de St Valery le droit de pêche trois jours dans l'année, dans les mêmes parages d'où l'on venoit de tirer sa fille. Dans ces siècles d'ignorance on croyoit appaiser l'Être Suprême en faisant quelques donations aux monasteres.

Les superstitions les plus grossieres étoient également l'appanage de ces siècles de barbarie. L'historien fait mention

de la fête de l'âne qui se célébroit dans la cathédrale de Beauvais & de plusieurs autres fêtes qui étoient peu propres à s'accorder avec la décence qu'exige le culte de l'église. Mais ce qui doit faire gémir l'humanité, est de voir, dans ces mêmes siècles, des hommes & des femmes condamnés aux flammes comme sorciers, & dont le seul crime étoit d'avoir l'esprit foible & dérangé. L'historien cite l'exemple d'un curé qui baptisa un crapaud, & d'une femme qui prétendit se servir de ce crapaud pour donner la mort à un fermier contre lequel le curé venoit de perdre un procès. Cette femme, saisie au moment où elle alloit placer son prétendu sortilège sous la table du campagnard, fut brûlée vive. Ce qui favorisoit le plus dans le seizième & dix-septième siècle des illusions aussi grossières, étoient ces spectacles qu'on nommoit les petites ou grandes diableries à deux ou à quatre personnages, d'où est venu l'expression proverbiale de *faire le diable à quatre*. On y voyoit des figures hideuses pousser des hurlemens terribles, jeter des flammes par la bouche, secouer avec fureur des torches allumées. La multitude à qui ces spectacles plaisoient beaucoup, les imita

bientôt dans les champs, au milieu des bois. Les habitans des campagnes s'y rendoient dans l'obscurité de la nuit pour se délasser de leurs travaux, & ils s'y livrent insensiblement aux déréglemens de l'imagination la plus égarée, aux vices les plus infâmes, aux outrages les plus cruels qu'on puisse faire à la nature. Cette multitude apportoit avec elle des balais. De là on nommoit dans le Valois ceux qui se rendoient à ces sabbats des *Chevalcheurs de ramons* : de-là peut-être aussi, ajoute l'historien, a-t-on dit proverbialement d'un homme connu par ses débâches, *qu'il a rôti le balai*.

La Noblesse dans ces siècles s'étoit arrogé sur ses vassaux les prérogatives les plus indécentes & les plus infâmes. Un seigneur d'Auxi, dans le Ponthieu, avoit le droit de *maçtorer* (immoler) *la virginité de gentilles femmes, fringantes Damoiselles, belles Nonaines, en donnant un écu & dix sols parisis de droit au comte de Ponthieu*. Quelques seigneurs vouloient bien qu'on pût racheter cette infamie par quelque argent. C'est ce qu'on appelloit le droit *pudicitiae redimendæ causâ*. Mais on apprend avec une douce satisfaction que, tandis que la pudeur étoit ainsi par-tout

insultée dans la Picardie, on couronnoit la modestie & la sagesse dans un village de cette même province, nommé *Salenci* près de Noyon. L'historien donne une courte description de cette fête. Il nous entretient avec autant d'agrément des *plaid*s & *jeux sous l'ormel*, c'est-à-dire des assemblées de Gentilshommes & de Dames sous un orme où l'on s'exerçoit à la *courtoisie* & *gentillesse*. On décidoit dans ces *cours d'amour* mille questions agréables & galantes que les Seigneurs & les Dames se proposoient réciproquement. Les Picards avoient un talent propre pour ces sortes de jeux qui demandoient de la naïveté & de la vivacité, ce qui forme assez le fond de leur caractère.

La province de Picardie se rappelle avec plaisir que notre bon Roi Henri IV disoit volontiers *qu'il étoit affectionné Picard, qu'il avoit été engendré à Abbeville*. On observa en effet que Henri IV nâquit précisément neuf mois après le passage de ses pere & mere par cette ville. Il prit soin lui même de le faire remarquer aux officiers municipaux d'Abbeville, en répondant à la harangue qu'il venoient de lui faire lors de son passage par cette ville.

Durant les guerres civiles, ce prince

94. MERCURE DE FRANCE.

se trouvant dans la Picardie près de Saintines, fut frappé de la hauteur & de la beauté d'un grand donjon qu'il apperçoit. Ce château appartenoit au seigneur de Vieux Pont. Il entre; il examine. Le maître du logis en le reconduisant, le fait passer sur un pont-levis ébranlé par les injures du tems, dont les planches étoient mal assemblées. Il avertit le Roi de poser son pied solidement & de bien choisir le lieu; mais Henri se retourne & le fixe. Il lui met la main sur l'épaule & s'appuie en lui disant : *Je suis ferme sur ce vieux pont*; mot heureux par lequel il faisoit l'éloge d'un sujet & gagnoit la confiance d'un courtisan.

L'orateur qui harangua Henri IV, lorsque ce prince, fatigué d'une longue traite qu'il avoit été obligé de faire pour le secours de Cambrai, passoit par Amiens, fut sans doute moins content que le seigneur de Vieux-Pont des bons mots de Henri. Cet orateur ayant commencé sa harangue par ces titres de *très-grand, très-clément, très-magnanime...* Ajoutez aussi, lui dit le Roi, & *très-las*. Le harangueur fut déconcerté & ne put achever.

Dictionnaire des Pronostics, ou l'art de prévoir les bons ou mauvais évènements dans les maladies; par M. D. T. docteur en médecine; vol. in - 12. A Paris, chez Vincent, imprimeur - libraire, rue St Severin.

Ceux qui sont persuadés que l'observation est la base de toutes nos connoissances en physique, & principalement en médecine, sentiront mieux l'utilité & même l'importance de ce dictionnaire. C'est un recueil très-bien fait où sont rassemblées, sous un ordre facile à saisir, les observations qui indiquent la marche de la nature. Les médecins, observateurs anciens & modernes, ont été mis à contribution pour rendre ce recueil plus complet. L'auteur y a joint les réflexions qu'une pratique suivie dans les hôpitaux lui a suggérées. Si, nonobstant tout cela, on trouve encore quelques doutes répandues sur les généralités des prédictions, c'est moins la faute de l'ouvrage que de la matière qui y est traitée.

*Sanctorii Justinopolitani doctoris medici
& medicinæ olim professoris primarii in
Lyceo Patavino de medicinâ staticâ*

96 MERCURE DE FRANCE.

aphorismi ; commentaria , notasque addidit A. C. Lorry ; vol. in-12. A Paris , chez Cavelier , libraire , rue St Jacques , au lys d'or.

Les recherches aussi intéressantes que curieuses de Sanctorius sur la médecine statique ont dévoilé les mystères de la transpiration insensible , ses avantages & les maladies qui résultent de sa diminution & de sa suppression. Ce médecin mourut au commencement du siècle dernier. Comme il voulut traiter à fond l'objet de la transpiration , qu'il regardoit comme une des plus essentielles & des plus utiles parties de la médecine , il ne négligea rien pour se procurer les expériences les plus exactes. Il fit faire une balance dans laquelle il eut la patience de passer une partie de sa vie ; il parvint , en pesant ses alimens & ses excréments à déterminer la quantité de nourriture qu'il faut prendre pour réparer la perte des humeurs que la transpiration a dissipées. Sa *médecine statique* est le résultat de ses expériences & de ses observations sur la conduite de la nature dans la transpiration. Elle fut imprimée , pour la première fois , en 1614. Dans la nouvelle édition
que